

ZOFIA LITWINOWICZ-KRUTNIK
(UNIWERSYTET WARSZAWSKI, SORBONNE UNIVERSITÉ)

L'(IM)PUISSANCE DE LA VOLONTÉ DANS *PIERRES NOIRES* : *LES CLASSES MOYENNES DU SALUT* DE JOSEPH MALÈGUE

ABSTRACT

The aim of this article is to examine the interrelations between the notions of will, power and desire in *Pierres noires : les classes moyennes du salut*, a novel by Joseph Malègue (1876-1940), published posthumously in 1958. The analysis, focused on the notion of powerlessness, englobes two main aspects of the problem: the philosophical one (Bergson's influence on Malègue, in particular that of *Les deux sources de la morale et de la religion*, 1932), and the socio-historical (the prism of Halévy's *La fin de notables*, 1930).

KEYWORDS: MALÈGUE, BERGSON, WILL, POWERLESSNESS, *PIERRES NOIRES*

STRESZCZENIE

Celem artykułu jest zbadanie relacji pomiędzy pojęciami woli, mocy oraz pożądania w powieści Josepha Malègue'a (1876-1940) *Pierres noires: les classes moyennes du salut*, opublikowanej pośmiertnie w 1958 r. Analiza, skupiona na pojęciu niemocy, proponuje dwie odsłony problemu: filozoficzną (wpływ *Dwóch źródeł moralności i religii* Henri'ego Bergsona z 1932r.) oraz historyczno-socjologiczną (pryzmat *La fin de notables* Daniela Halévy'ego z 1930r.).

SŁOWA KLUCZOWE: MALÈGUE, BERGSON, WOLA, NIEMOC, *PIERRES NOIRES*

Les corrélations entre la volonté, la puissance, l'impuissance et le désir dans l'œuvre romanesque de Joseph Malègue témoignent de la richesse des motifs philosophiques et historiques qui les ont nourries. Outre de nombreuses influences philosophiques héritées des siècles précédents, il faudrait nommer avant tout Henri Bergson, rencontré par Malègue d'abord à Clermont-Ferrand, où le philosophe était professeur de 1883 à 1888, puis à Paris, au Collège de France, où il a occupé sa chair jusqu'à 1914 et où un ami de Malègue, Jacques Chevalier, l'emmenait à ses cours magistraux. Ainsi, la notion bergsonienne de la volonté imprègne-t-elle toute l'œuvre de Malègue¹, particulièrement associée au thème de la sainteté, auquel il

¹ Voir les lettres inédites de Malègue à Bergson (d'avril et juin 1933) et à Charly Clerc, professeur de littérature française à Zurich, du 7 juillet 1934, fonds Malègue aux archives de l'Institut Catholique de Paris, 21 rue d'Assas.

touche dans *Pierres noires : les classes moyennes du salut*, trilogie posthume inachevée publiée en 1958. La puissance et la volonté créatrice des saints, conçues à l'image de celles des mystiques bergsoniens et qui s'opposent à l'impuissance des classes moyennes du salut dont la volonté ne sait pas « vouloir vouloir », constituent, comme l'avoue le romancier, la trame principale du roman.

Sur le plan historico-sociologique, c'est le désir d'ascension des nouvelles couches sociales de la Troisième République et leur puissance politique par rapport à l'impuissance et au déclin des notables catholiques liés à la monarchie qui créent la matrice historique des *Pierres noires*. Ce vaste tableau des années 1890-1901, inspiré, entre autres, par trois lectures importantes : *Le Fils de l'Esprit. Roman social* de Georges Fonsegrive (paru en 1905 sous le nom d'Yves Le Querdec), le roman fleuve *Histoire d'une société* de René Behaine (1907) et *La Fin des notables* de Daniel Halévy (1930), déploie l'image des transformations du pays après la défaite de 1870, centrée sur la lutte entre les « vieilles structures et la démocratie radicale » (Lebrec 1969 : 398), symbolisées par les derniers notables du village imaginaire auvergnat Peyrenère et des petits bourgeois attachés aux valeurs républicaines, en voie d'ascension.

Nous allons donc étudier cette fluctuation entre le désir, l'(im)puissance et la volonté dans *Pierres noires* en deux volets, l'analysant sous les angles philosophique et socio-historique. En premier lieu, nous aborderons l'influence de la volonté bergsonienne telle que présentée dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, comprise dans le prisme du mysticisme et du désir de Dieu, dans l'analyse du phénomène de la sainteté chez Malègue ; et deuxièmement, nous nous pencherons sur le panorama historico-social peint par Malègue dans *Pierres noires* sous la lumière du désir d'ascension des nouvelles couches sociales de la Troisième République face à l'impuissance des classes anciennes.

LA MORALE DES SAINTS

La puissance de sainteté chez Malègue pourrait être rapprochée de la religion dynamique et du mysticisme tels que Bergson les conçoit dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, l'une de ses importantes sources d'inspiration². La morale ouverte et la religion dynamique, qui procèdent de l'élan vital, défini comme la puissance de la vie ou comme « le courant vital qui traverse la matière, et qui en est sans doute la raison d'être » (Bergson 1963 [1932] : 1194), se retrouvent de

² Voir les lettres inédites de Malègue à Paul Claudel du 30 juin 1933, au docteur Peyre de septembre 1933, ainsi qu'à ses correspondants suisses (Charly Clerc, Marcel Pobé). Toute la correspondance inédite, sauf les lettres à Claudel qui sont conservées aux fonds Claudel à la Bibliothèque Nationale de France, se trouve aux fonds Malègue à l'Institut Catholique de Paris. Voir aussi les travaux de Jean Lebrec, son biographe (Lebrec 1965 : 35, 1969 : 389).

façon contrastée chez Malègue, à travers la morale close et la religion statique des « classes moyennes du salut » (terme conçu par Malègue), impuissantes à imiter les saints (Malègue 1958 : 433-434). Leur morale, imposée par la société comme une obligation (Marceau 1987: 20), une régulation, est ainsi d'origine biologique, ce qui rapproche la pensée bergsonienne présentée dans *L'Évolution créatrice*, soit 25 ans avant *Les deux sources de la morale et de la religion*, de l'école sociologique de Durkheim, Lévy-Bruhl et Baillet (Marceau 1987 : 20). Les saints, au contraire, caractérisés par une morale ouverte, jouissent d'une volonté créatrice qui prolonge l'action divine de la création et s'étend sur toute l'humanité (Marceau 1987 : 22).

Pourtant, comme le constate Camille Riquier d'après le philosophe lui-même (Bergson 1963 [1932] : 1192-1193), la perception bergsonienne de la volonté évolue fortement dans la période qui sépare *L'Évolution créatrice* (1907) et *L'Énergie spirituelle* (1919) des *Les deux sources* (1932) (Riquier 2008 : 65-66). Alors que dans les deux premiers ouvrages l'auteur glorifie la volonté en tant qu'instrument de l'élan vital qui dirige l'être humain vers son but, la réussite de la vie et l'effort « plus précieux encore que l'œuvre où il aboutit » (Bergson 1963 [1919] : 832), il pose dans *Les deux sources* le problème du « vouloir vouloir » puisque la volonté s'avère impuissante, ce qu'il découvre lors de ses travaux sur les états normaux et pathologiques de la personnalité. Ce n'est plus la seule volonté qui féconde l'intelligence mais l'émotion profonde qui, anticipant la métaphysique et la morale, « se prolonge en élan du côté de la volonté, et en représentation explicative dans l'intelligence » (Bergson 1963 [1932] : 1016) et qui donne à la volonté la première impulsion (l'exemple qu'il donne est la charité dans la morale chrétienne). Néanmoins, cette dernière est impuissante à vouloir lorsqu'elle devient marquée par « une incapacité ou une répugnance à l'action », manière dont Bergson définit la folie en 1914 dans sa neuvième conférence *Le problème de la personnalité* (Bergson 1972 : 1083). Voici comment le philosophe résume cette idée dès 1912 dans l'avant-propos à la traduction française du *Sens et la valeur de la vie* du philosophe allemand néo-idéaliste Rudolf Christoph Eucken, ouvrage où l'auteur critique les sciences positives, qui détruisent la cohérence entre le monde et l'âme humaine, pour leur contribution à l'étrangeté progressive de l'univers et à la crise spirituelle de son temps³. Le renouveau est nécessaire pour que « [...] l'esprit, inséré dans la nature, [soit] véritablement créateur d'énergie et puise en lui la force de hausser toutes choses, de se hausser aussi lui-même, pour ainsi dire, à des degrés croissants de spiritualité [...] » (Bergson 1912 : III). Or, la crise de la volonté qui ne sait plus comment vouloir s'empare de cet esprit qui se définit par l'amour et sépare les deux notions l'une de l'autre, incitant les chercheurs à essayer de comprendre la vie uniquement par l'intelligence pure, qui n'est pourtant pas capable de dissiper les obscurités qui l'entourent (Bergson 1912 : IV).

³ Voir la préface de l'auteur à la première et à la troisième édition, ainsi que son introduction et le premier chapitre « Les réponses du temps », où il postule le retour à la « synthèse intérieure de la vie » et à la réhabilitation du monde spirituel dans la façon de penser moderne (Eucken 1912 : V-VIII, 1-3, 19).

Cette impuissance de la volonté constitue une clé pour l'interprétation de *Pierres noires* de Malègue, qui est lecteur attentif des *Deux sources* et qui s'aligne sur la solution bergsonienne, quitte à y remédier à travers le personnage du mystique, un « homme privilégié », un « plus qu'homme » (Bergson 1963 [1932] : 1156) au contact direct avec l'élan vital et dont la volonté, s'unissant à la volonté divine, fait partie de l'activité créatrice. C'est lui qui, par son âme et sa morale ouvertes⁴, communique son propre élan « à l'humanité entière et, par une contradiction réalisée, [qui] converti[t] en effort créateur cette chose créée qu'est une espèce, fai[t] un mouvement de ce qui est par définition un arrêt » (Bergson 1963 [1932] : 1174), encourageant les classes moyennes du salut abouliques à ouvrir leur clos et suivre son exemple. Quoique Bergson énumère parmi les mystiques entre autres Socrate, les philosophes grecs, les prophètes d'Israël et les Arahants du bouddhisme, ce sont surtout les saints du christianisme⁵ qui, ayant dépassé le stade de la contemplation pure et procédant à l'action, atteignent le mysticisme plein, défini comme « action, création, amour » dont la source est Dieu (Bergson 1963 [1932] : 1166) : selon le philosophe, le Christ était le premier vrai mystique.

Cette puissance des saints en tant que remède à l'impuissance des autres intéresse beaucoup Malègue, qui en fait le thème principal de sa trilogie. Après la parution d'*Augustin*, il explique ainsi dans une lettre datée du 7 juillet 1934 à Charly Clerc, calviniste, professeur suisse de littérature française à Zurich :

Cette réalité mystique qui nous conduit aux sommets du monde et au cœur de l'explication humaine, comment faire (ce qui est mon métier) pour lui conférer la vie romanesque ? [...] Je n'ose, dans le roman, montrer le Saint que de loin, dans un lointain actif et éblouissant, habité par le sentiment d'une efficacité inépuisable. Mais tout roman d'âmes médiocres doit s'éclairer d'une référence aux âmes supérieures, sans lesquelles le mot d'âme médiocre n'a pas de sens, ni lesdites âmes médiocres de levain pour lever, de quoi d'ailleurs elles n'ont cure⁶.

Par conséquent, bien que les héros principaux de ses romans, Augustin Méridier pour *Augustin ou Le Maître est là* et Jean-Paul Vaton pour *Pierres noires*, sont loin d'être saints et puissants, Malègue peuple son univers romanesque d'autres personnages ressemblant aux mystiques bergsoniens, dotés de la volonté créatrice et d'une puissance de morale ouverte qui prolongent la création divine : la mère d'Augustin Méridier, dont la piété quotidienne, la patience et l'amour l'entourent

⁴ Bergson définit cette « âme ouverte » ainsi : « Si l'on disait qu'elle embrasse l'humanité entière, on n'irait pas trop loin, on n'irait même pas assez loin, puisque son amour s'étendra aux animaux, aux plantes, à toute la nature... La charité subsisterait chez celui qui la possède, lors même qu'il n'y aurait plus d'autre vivant sur la terre » (Bergson 1963 [1932] : 1006-1007).

⁵ Entre autres, il énumère Thérèse d'Avila, saint Paul, Jeanne d'Arc, Catherine de Sienne, saint François.

⁶ Lettre manuscrite se trouvant aux fonds Malègue à l'ICP, elle est aussi citée par son épouse, Yvonne Malègue (Malègue Y. 1947 : 33). Voir aussi la lettre inédite au docteur Peyre de septembre 1933, où Malègue mentionne le problème des saints et l'inspiration que lui donne *Les deux sources*.

depuis son enfance ; sa sœur Christine, qui, abandonnée par son mari, perd aussi son bébé, et dont l'amour et la soumission à la volonté divine suscitent une grande admiration ; Pierre Largilier, ami d'Augustin, un génie scientifique devenu jésuite, unissant les approches de la foi et de la raison ; Marie-de-chez-nous, petite paysanne, qui refuse de boire et manger au cours d'un long pèlerinage malgré la fatigue ; Félicien Bernier, fils de paysan qui devient missionnaire et finit sa vie martyrisé en Chine, et beaucoup d'autres⁷. Ces âmes apprennent aux autres, par leur volonté créatrice, l'essentiel de la vie : son sens intérieur, sa direction et son élévation. Chez Malègue, elles deviennent « les classes moyennes de la sainteté »⁸, en opposition avec « les classes moyennes du salut », qui sont incapables de les imiter et tombent en dépendance de la matière des « choses secondes ».

L'impuissance de ces dernières constitue le sujet principal du récit sur la Révolution française⁹ inséré dans le roman, où Malègue les définit comme « celles pour qui la justice et le surcroît se présentent ensemble sur l'échelle des préférences et des préoccupations, et le surcroît passe quelquefois le premier » (Malègue 1958 : 433-434). Se définissant par la matérialité, elles sont impuissantes à la transcender et à se sauver des inquiétudes quotidiennes de la vie qui les englobent :

[...] pauvres hommes aux soucis quotidiens, noyés dans les inquiétudes quotidiennes de la vie [...] les chrétiens ordinaires qu'on ne peut atteindre qu'en restant dans le cycle même de leurs inquiétudes (Bousquet La Luchézière 1958 : 2-3).

LES COULEURS DU TEMPS

Quoique la petite cité de Peyrenère, où se déroule l'action de *Pierres noires*, est encore ancrée dans l'Ancien Régime, son univers est en train d'évoluer à cause des forces de la modernité qui y entrent, symbolisées non seulement par l'ascension des nouvelles couches prédites par Gambetta dans son fameux discours de Grenoble de 1872 (Halévy 1995 [1930] : 129), mais aussi par les discussions ardentes sur le suffrage universel et l'enseignement obligatoire, l'apparition du chemin de fer, des journaux républicains des départements et du bulletin de vote (Halévy 1995 [1930] : 124-125, Lebecq 1969 : 401, Marceau 1987 : 61).

La topographie de la ville reflète l'opposition de ces deux mondes : la ville haute, Peyrenère-le-Vieil, une « colline des maisons médiévales curieusement

⁷ Entre autres, mgr Herzog, Paulin Zeller ou Henriette du Montcel.

⁸ Le terme utilisé par Malègue tant dans *Augustin ou Le Maître est là* (Malègue 1933, vol. II : 358) que dans *Pierres noires : les classes moyennes du salut*, (Malègue 1958 : 433-434), ainsi que dans ses carnets et sa correspondance.

⁹ Le récit, dont manuscrit date 1929, raconte l'emprisonnement du grand-oncle d'André Plazenat, M. Henri Casimir du Montcel, alors président du Présidial de Riom en Auvergne, en juillet 1794, avec sa fille Elizabeth et son cousin, l'abbé Le Hennin.

conservées et lentement moribondes », est habitée par les notables catholiques liés à la monarchie, possédant des terres, des grandes maisons et des bois, mais se trouvant en déclin continu, et la ville basse, avec ses maisons « sombre[s], obscure [s], triste[s] et petite[s] » est celle du peuple en voie d'ascension : petits bourgeois, médecins, avocats et huissiers de paix, dont la vie besogneuse et austère reflète leur désir ardent d'améliorer leurs conditions de vie et d'accomplir une ascension sociale, comme le narrateur des *Pierres noires* lui-même le constate,

[...] vers le cimes spirituelles et humaines qu'on appelle d'honorabilité sociale. Elle [la classe nouvelle] naissait du désir de participer à une classe préexistante et supérieure, non par ses individus qui pouvaient être paresseux, médiocres, décrépits, moribonds... mais en tant que réalité hiérarchisante et irremplaçable (Malègue 1958 : 79).

Malègue était bien familier de ce souci de carrière et d'éducation associé aux austérités de la vie quotidienne dont l'objectif était de s'élever sur l'échelle sociale. Il était lui-même issu de la famille besogneuse de menuisiers-ébénistes de Besse-en-Chandesse en Auvergne et c'est uniquement grâce à un dur travail et à la privation de tout qu'à l'âge de 45 ans son père a pu s'acheter une étude de notaire. D'après les témoignages familiaux, il « se tuait au travail » pour élever ses cinq enfants (Lebrec 1969 : 13). Son personnage a fortement inspiré celui du père du narrateur de *Pierres noires*, Jean Paul Vaton, qui admet : « Le désir de s'élever, pour mon père, c'était un suffisant appât, et, selon toutes les vraisemblances, je serais forcé de m'y laisser prendre » (Malègue 1958 : 262-263). Il commente ainsi le prix que ses parents, surtout son père, payait pour son ascension sociale souhaitée :

Notre vie restait austère, dédaigneuse et un peu sordide. Nous économisions pour payer l'étude... [...] Aucun de mes parents n'aurait jamais eu l'idée qu'il pût y avoir là excès de fatigue, vie trop dure, disgrâce imméritée ou n'importe quelle injustice de la part d'une puissance terrestre ou surnaturelle [...] (Malègue 1958 : 37-39).

Cette ascension du monde populaire coïncide, comme le remarque justement José Fontaine, avec l'avènement de la Troisième République (Fontaine 2016 : 116) ; dans *Pierres noires*, le désir de l'ascension sociale des nouvelles couches, radicalement démocrates, est complémentaire à celui de la laïcité et de la mise en valeur des valeurs républicaines. D'après Lebrec, leurs mythes

[...] s'opposent aux anciennes croyances, et parfois violemment : ils sont un mélange corrosif fait d'espérances légitimes et de naïvetés, d'anticléricisme et de justes revendications sociales et politiques (Lebrec 1969 : 402).

En effet, le lecteur retrouve ce mélange des désirs surtout dans les discours du jeune sous-maître à l'école du narrateur, qui devient le « prophète des temps nouveaux » (Marceau 1987 : 62) et enseigne « d'un air de défi fier » l'esprit de la

« République sculpturale, glaciale, empreinte de toute la majesté de la Loi [...] » (Malègue 1958 : 214) :

Autrefois, les chemins boueux, aujourd'hui les routes nationales. Autrefois, les diligences, aujourd'hui les chemins de fer. Autrefois, les rois, l'Ancien Régime, les privilèges pour la noblesse et le clergé, aujourd'hui la République et l'égalité devant la loi et la liberté de la pensée. Autrefois le sorcier, aujourd'hui le médecin que la République envoie jusque dans les petits hameaux [...] Nous pûmes nous épanouir en une sorte d'air pur et neuf qui était celui de la République (Malègue 1958 : 73, 107).

On peut retrouver dans ce ton ironique de Malègue la tonalité adoptée par Halévy par rapport à la « sacralisation du souvenir révolutionnaire » (Robert 1995 : XXV) et au triomphe des mythes fondateurs de la République d'après 1879 qu'il dénonce comme faux. Pourtant, on y trouve également l'écho du discours fameux prononcé par Gambetta en 1872 à Grenoble :

N'a-t-on pas vu apparaître sur toute la surface du pays [...] cette génération nouvelle de la démocratie, un nouveau personnel politique, électoral, un nouveau personnel du suffrage universel ? [...] je pressens, je sens, j'annonce la venue et la présence dans la politique d'une couche sociale nouvelle [...] (Halévy 1995 : 129).

Le désir d'ascension et de vivre des valeurs républicaines propres à ces nouvelles générations est confronté à l'impuissance progressive des notables, qui tiennent encore les suffrages lors de l'enfance du narrateur de *Pierres noires*, vers 1890, mais qui ne considèrent « plus les responsabilités que comme des ornements » (Lebrec 1969 : 398). Leur effritement constitue le thème majeur des cinq parties successives du premier volume du roman (*Les hommes couleur du temps*) : le suicide du châtelain, M. des Brugnes, endetté par des combinaisons financières, qui engendre la ruine de toute sa famille ; le morcellement de ses terres par le nouveau maire, Labeyssère, qui s'installe dans son château ; la fuite de ses noces avant même la consommation de son mariage de la jeune aristocrate Armelle de Rasnoën à cause de la différence sociale avec son mari, Maurice Guyot-Lavaline, « fils déchu d'un père robuste » (Émery 1962 : 43) ; la décrépitude financière et morale d'une autre jeune aristocrate, Jacqueline des Brugnes, qui, perdant toute sa fortune, est rejetée par son fiancé, tombe dans une disgrâce sociale, se referme sur elle-même et perd le contact avec la réalité ; l'achat de l'ancienne maison aristocrate de Mademoiselle Adélaïde Guyot-Chaudezolle par la mairie qui en fait une école publique ; et finalement, la dégénérescence ultime et le meurtre commis par le fils de Jacqueline et d'André Plazemat, les héros principaux du deuxième volume de *Pierres noires*.

Ces exemples du déclin et de l'impuissance pourraient être multipliés sans fin. La jeune génération des notables ressemble à la génération des romans de Huysmans, dont l'œuvre a fortement influencé Malègue, présentée comme une « forme raffinée de la dégénérescence » ou « l'extrême fleur d'une race »

(Émery 1962 : 42-43) tandis que les vieux aristocrates sont représentés surtout par le personnage majestueux mais poussiéreux de Mademoiselle Adélaïde, qui ressemble à une « pauvre reine déposée, symbole de ces temps hiérarchiques où des gens eussent respectueusement attendu, pour modeler leur vie morale, l'exemple offert par une demoiselle Adélaïde » (Malègue 1958 : 14). Les notables, vivant dans une nostalgie de leur meilleurs jours, sont incapables d'arrêter, comme le résume M. Guyot-Lavaline, cette « descente lente, tranquille et continue de [nos] vieilles classes bourgeoises qui s'en vont » (Malègue 1958 : 547). Comme le décrit Georges Fonsegrive, ils « peuvent encore bien des choses parce qu'ils sont riches et parce qu'ils se soutiennent, mais ils ne peuvent plus tout » (Fonsegrive 1905 : 42). Dans la compétition entre la ville populaire et la ville haute, c'est la dernière qui perd.

Pour conclure, les motifs de la trilogie posthume inachevée de Malègue déploient l'image de l'(im)puissance de la volonté sur plusieurs niveaux : l'impuissance des classes moyennes du salut, qui n'arrivent pas à suivre l'exemple des saints ; la puissance des « mystiques » dont la volonté prolonge l'action divine ; la puissance politique des nouvelles couches de la Troisième République, stimulée par leur désir d'ascension ; et finalement, l'impuissance et le déclin des notables. Ces deux matrices, philosophique et historique, pourraient constituer les articles séparés et exigeraient une analyse approfondie, surtout par une lecture biographique, à la lumière des carnets personnels de Malègue, écrivain secret et tardif, dont la vie abonde en conflits de volonté et de puissance.

BIBLIOGRAPHIE

- BERGSON, H. (1912) : « Avant propos », in : EUCKEN, R. : *Le Sens et la valeur de la vie [Der Sinn und Wert des Lebens, 1908]*, Paris.
- BERGSON, H. (1963) : *L'Énergie spirituelle [1919]*, in : *Œuvres*, Paris, 813-979.
- BERGSON, H. (1963) : *Les deux sources de la morale et de la religion [1932]*, in : *Œuvres*, Paris, 980-1250.
- BERGSON, H. (1972) : *Mélanges*, Paris.
- BERGSON, H. (2002) : *Correspondances*, Paris.
- BOUSQUET LA LUCHÉZIÈRE, H. (1958) : « Avant-propos », in : MALÈGUE, J. : *Pierres noires : les classes moyennes du salut*, Paris, 1-8.
- ÉMERY, L. (1962) : *Joseph Malègue : Romancier inactuel*, Lyon.
- EUCKEN, R. (1912) : *Le Sens et la valeur de la vie [Der Sinn und Wert des Lebens, 1908]*, Paris.
- FONSEGRIVE, G. (1905) : *Le Fils de l'Esprit. Roman social*, Paris.
- FONTAINE, J. (2016) : *La gloire secrète de Joseph Malègue, 1886-1940*, Paris.
- HALÉVY, D. (1995) : *La Fin des notables [1930]*, Paris.
- LEBREC, J. (1969) : *Joseph Malègue : romancier et penseur*. Paris.
- LEBREC, J. (1965) : « Présentation », in : MALÈGUE, J. : *Sous la meule de Dieu et autres contes*, Lyon, 7-40.
- MALÈGUE, J. (1947) : *Augustin ou Le Maître est là [1933]*, Paris.
- MALÈGUE, J. (1958) : *Pierres noires : les classes moyennes du salut*, Paris.
- MALÈGUE, Y. (1947) : *Joseph Malègue*, Tournai/Paris.

- MARCEAU, W. (1987) : *Henri Bergson et Joseph Malègue : la convergence de deux pensées*, Saratoga, CA.
- MËLLER, Ch. (1953) : *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, t. II, Tournai/Paris.
- RIQUIER, C. (2008) : « Le problème de la volonté ou Bergson en chemin vers *Les Deux Sources* », in : WATERLOT, G. (ed.) : *Bergson et la religion : nouvelles perspectives sur « Les deux sources de la morale et de la religion »*, Paris, p. 65-94.
- ROBERT, H. (1995) : « Préface », in : HALÉVY, D. (1995 [1930]) : *La Fin des notables*, Paris, p. I-XXXV.